

TRANSCRIPTION – DOCUMENT DU MOIS

1 J 2626/11

Lettres de Georges à sa mère

Hong Kong 6 Août 1914

4h matin

Ma maman chérie

Cette lettre, si elle te parvient, te semblera peut-être courte, mais je n'ai vraiment pas besoin cette fois-ci de chercher des excuses. Nous y voici donc enfin, à cette guerre si longtemps attendue, et qui régénérera la France, nous pouvons l'espérer. En deux mots, voici l'histoire du Dupleix : le 29 juillet, tranquillement à Hakodaté, trou perdu tout au nord du Japon, où nous prenions le frais, nouvelles inquiétantes de l'Autriche et de la Serbie, sur quoi nous appareillons. Et en route pour Hong Kong, c'est à quelques 4 000 kilomètres que nous avons avalés d'une traite, à bonne allure. Pendant toute cette traversée, nous avons été « à peu près » tenus au courant par TSF, et naturellement nous avons pris les dispositions du temps de guerre et naviguions les canons parés, pour le cas où les Allemands auraient voulu nous surprendre. Arrivés à Hong Kong le 5, à 6h du matin, nous y avons trouvé l'escadre anglaise, et avons passé une journée de bon travail à débarquer tout le matériel inutile, y compris la plupart de nos effets personnels, et à faire 800 t[onnes] de charbon. En arrivant, nous avons su la déclaration de guerre, l'Angleterre marchant avec nous et l'Italie restant neutre, les vieilles nouvelles que tu te rappelleras quand cette lettre t'arrivera. L'entrée des All[emands] à Longwy, par le Luxembourg et la Belgique, était trop prévue pour que, malgré le petit serrement de cœur que l'on a, d'ici, à « les » savoir en France, nous ne gardions pas la ferme confiance que, cette fois-ci, nous « les aurons » ? Nous avons été « parés » à 10h du soir, j'ai dormi quelques heures et prenant le quart à 4h, je saute sur cette occasion de t'envoyer ces mots, à tout hasard ! Nous appareillons, tout à l'heure, à 6h avec les Anglais, pour aller chercher les 2 croiseurs allemands. Comme nous sommes sensiblement plus forts qu'eux, il est à craindre qu'ils ne se ramassent à Kiao-Tcheou auquel cas nous risquons de passer notre temps à des blocus fastidieux. On espère cependant que l'A[mirail] allemand, qui est un « va de l'avant » dit-on, nous offrira l'occasion de faire un peu de tir de combat. Tu auras d'ailleurs, je pense, des renseignements sur nous avant que cette lettre ne t'arrive ; non ! Je sais que tu es trop patriote pour penser à autre chose qu'à la France, pendant cette guerre et que tu comptes sur tes 3 fils pour te faire honneur. Si tu voyais l'esprit de nos hommes, tu sentirais la confiance t'envahir : je suis sûr que partout en France, ce sera la même chose. Quelques centaines de braillards idiots sont facile à museler en somme, et l'exemple de Jaurès a dû les doucher ?

Cette fierté d'avoir sous ses ordres des gaillards dont on est « sûr » est une consolation à mon chagrin d'être sur ce stupide « Dupleix », et d'avoir si peu de chances de voir de belles batailles qui vont commencer d'ici peu là-bas... Peut-être nous fera-t-on rentrer si nous parvenons à démolir les Allemands d'ici ?

Je rogne encore quand je pense que je devrais, en somme, commander un bon sous marin de 400t en ce moment et naviguer dans les eaux de la mer du Nord, sans cet idiot de ... mais n'en parlons plus, on tâchera de faire « bien » par ici comme en France, quoi qu'il arrive. Et il faut être sûr de la victoire, nous avons la partie belle !

Je t'embrasse ainsi que Marie et tous ceux qui sont près ou loin de toi, avec quelle tendresse tu le devines !

Ton fils Georges

Port Saïd 17 mai 1915

Ma chère maman,



TRANSCRIPTION – DOCUMENT DU MOIS

La joie la plus délirante règne à bord, et tu ne recevras plus de gémissement de moi je l'espère : nous partons tout à l'heure pour les Dardanelles, sur un télégramme de Paris, tellement inattendu que, le commandant en tête, nous nous sommes déjà mis à danser une gigue énorme en le déchiffrant. Nous étions parés à passer le canal, dans la mélasse jusqu'au coi, après ces 9 mois de vaine attente, et on nous colle du coup ce qui se fait de mieux pour la marine en ce moment ! Ça fait oublier bien des choses ! Tes lettres vont me courir après pendant quelques temps. Adresse les dorénavant au « Dupleix, escadre des Dardanelles » par Toulon (je rigole tout seul rien qu'à écrire cela !). Quant aux miennes, non seulement elles seront plus fréquentes que par le passé, mais encore j'espère bien qu'elles seront un peu plus intéressantes, même si la censure les rogne. Je t'embrasse à tour de bras. Dix milles bons baisers à Marie, Rachel, à tout le monde. Ton fils Georges

TRANSCRIPTION – DOCUMENT DU MOIS

1 J 2626/12-13

Lettres d'Alfred

Toulon 6 août 1914

Ma chère maman,

Je pense que vous êtes toutes les trois rentrées à Pau et que tu auras pu voir Henri avant son départ. Pour le moment, le Casabianca n'est guère intéressant ; nous sommes amarrés aux appontements, prêts à partir en 3 heures. Tant que l'Italie restera tranquille, il n'est guère probable qu'on puisse nous utiliser dans la Méditerranée et je redoute une inactivité prolongé !

Il y a quelques croiseurs allemands dans le bassin occidental de la Méditerranée qui seront au fond de la mer d'ici peu de jours, car l'Amiral Lepeyrière n'est pas homme à les laisser s'échapper. La marine autrichienne sera facilement écrasée ; dans le Nord, la marine allemande ne peut rien conter la flotte anglaise, en sorte que, au point de vue marine, la situation est excellente.

A terre, la résistance courageuse des Belges est pour nous une chance inespérée, puisqu'elle nous permet de procéder tranquillement à notre mobilisation : si les Serbes poussent vigoureusement sur les Autrichiens, et que les Russes ne soient pas trop lambins, l'Empire d'Allemagne aura vécu dans 3 mois, si notre commandement est assuré d'une façon convenable, sans plus.

J'ai confiance dans l'avenir, cette guerre sera le point de départ de notre relèvement national, et elle arrive à point, car nous étions vraiment bien bas !

Et s'il y a de la casse parmi ceux que tu aimes, n'oublie pas que mourir devant l'ennemi est une façon honorable de s'en aller dans l'autre monde. La guerre est un mal nécessaire imposée par Dieu à l'humanité et j'imagine qu'il y aura, au moment du jugement, une indulgence spéciale pour ceux qui auront bravement fait leur devoir devant la mort.

Je compte sur vous trois pour me tenir au courant des nouvelles d'Henri, de Georges, et d'Ernest.

Je t'embrasse très forts ma chère maman et te prie de transmettre mes fraternelles amitiés à Marie qui ne trouvera jamais une meilleure occasion de revenir à la foi de sa première communion, ce qui lui permettra de nous rendre service à tous en priant ardemment pour nous.

Ton fils Alfred.

Samedi 29 mai 1915,

Si maman est là, quitte la sous un prétexte quelconque pour lire cette lettre seule.

Ma chère Marie,

Les nouvelles sont venues par télégraphie sans fil : Georges est mort, en mer, aujourd'hui, sur le « Du**** », à deux heures de l'après-midi. Mon commandant vient de me l'annoncer, après avoir été prévenu lui-même par l'Etat-major de l'Escadre.

Ma pauvre Marie ! C'est à toi que revient le devoir d'annoncer cette affreuse nouvelle à maman, et je sais que tu le rempliras de façon à ménager son pauvre cœur déjà si malade !

Je prie Dieu pour qu'elle puisse supporter cette nouvelle épreuve chrétiennement, courageusement, comme elle a fait pour tant d'autres !

J'écrirai à bord du « D** » pour avoir des détails sur ses derniers moments et je vous les enverrai aussitôt. Je souhaite de toute mon âme qu'il ait eu le temps de se reconnaître et de se réconcilier avec Dieu !

Je t'embrasse bien tendrement

Ton frère

Alfred

1J2626/19

Lettre d'Henri à sa sœur Marie

24 nov. 1915

Ma chère Margueritte

Voilà déjà pas mal de temps que je remets de répondre à ta dernière lettre, attendant toujours, plutôt que le temps, d'être disposé à écrire longuement. Quand on veut trop bien faire, il arrive qu'on ne fait rien du tout.

C'est pire que tout. Voici ce qui m'arrive. Je ne peux guère écrire que le soir et quant j'ai pondu sur deux lettres journalières à maman et à Marthe, il est tard et je me sens pris de la terreur de ne pas avoir le temps de dormir assez. C'est bête comme chou. Mais à ce moment je ne suis plus fichu de faire quoi que ce soit. Ce soir je suis un peu plus résistant et il n'est que 10 h[eures] après tout et je ne me lève guère qu'à 8 h[eures]. IL faut bien t'avouer en effet

puisque tu me demandes des détails sur mon existence, que depuis que je suis caporal sapeur je mène une vie de coq en pâte. Chargé de travaux tels que relevés, plan, dessins je me trouve tellement spécialisé que personne ne s'avise de donner des mesures à ma production de laquelle je reste seul maître. Et ma foi, je profite paresseusement de cette facilité qui m'est octroyée de mettre honorablement huit jours à faire un travail qui ne me demande que quelques heures. C'est honteux vas-tu dire. Bah ! Je me console en l'affirmant à moi Même que je travaille plus vite que la moyenne Et que le bénéfice doit m'en revenir. Surtout quand on ne fait de tort à personne. A part ça je suis merveilleusement installé, dans une belle cave, avec comme camarade de chambre un sergent qui dans la vie civile est gardien du fils Lawrence [loufoque]. Il a pris quelques allures de son patron mais est quand même un

sympathique drôle. Comme il en faut ici débrouillard et toujours de bonne humeur. Les types trop intelligents ont le cafard. C'est rasoir. Juliette et son mari ont été passer huit jours à Paris. Marthe a failli les accompagner. Je l'y poussait beaucoup, espérant que ça lui ferait plaisir et la distrairait de revoir notre intérieur.

TRANSCRIPTION – DOCUMENT DU MOIS

elle a eu peur de se bouger et aussi de retrouver
tous nos bibelots empaquetés et morts. Elle a peut
être eu raison. J'aurais été content qu'elle te
voit. Mais je deviens d'un philosophe ! Le front
est non seulement en avant, mais sinon en l'air,
très loin, et tout y paraît petit. A part ça
Marthe va très bien. Elle va bientôt quitter
Mérignac, rentre à Bordeaux et reprendre
son service à l'hôpital, ce à quoi je tiens
beaucoup. Les poilus sont égoïstes sans doute
et pour eux rien ne compte que ce qui les touche.
Soigne les blessés ! Il semble qu'il n'y ait pas
autre chose à faire.

Maman m'écrit tous les jours. La poste
N'est pas aussi régulière et aujourd'hui je
N'ai rien reçu. Elle est toujours bien
Courageuse dans son immense désespoir.
Que faire pour l'aider mon Dieu, dans notre
Propre chagrin, que de l'envelopper d'affection.
Elle te parlera peut-être du croquis que je lui
ai envoyé pour le monument que nous ferons
au cimetière de Pau. Dis-lui qu'elle te l'envoie
si tu veux. Tu me le renverras après, pour que
je continue à l'étudier, en tenant profit de vos observations à toutes.
As-tu vu Ernest à son passage à Paris ?
Si oui, comment est-il ?
Je t'embrasse bien affectueusement
Tes œuvres marchent tant mieux, ménage toi
Ton vieux frère
Henri